

QU'EST-CE QUE LA DÉPENDANCE ? *

par Albert MEMMI
professeur à l'Université de Paris-X - Nanterre

Après quelques années consacrées à l'étude des processus de dominance, nous avons dû conclure que les processus de subordination n'en sont pas l'envers exact. Certes les conduites de sujétion sont le plus souvent des réponses à celles du dominant, mais elles n'en possèdent pas moins une spécificité relative, qui demande une attention particulière. La ruse, par exemple, réponse fréquente des êtres dominés, n'est pas exactement prévisible à partir de la conduite des dominants : c'est une réponse souvent inventive, d'où son efficacité éventuelle.

Nous voudrions présenter ici une troisième série de conduites que l'on pourrait nommer les conduites de dépendance, et dont l'autonomie, vis à vis de la dominance comme de la subordination, est plus considérable encore. La dépendance ne se réduit pas à une conséquence de la dominance, même s'il arrive qu'elles soient liées ; la dépendance ne se confond pas toujours avec la subordination, même s'il arrive qu'elles coïncident (1). Ainsi la cohésion de corps sociaux comme l'Eglise ou l'Armée n'est pas fondée seulement sur l'autorité de la hiérarchie et un appareil répressif, mais sur une adhésion plus ou moins active des membres, laquelle ne se réduit donc ni à la dominance ni à la subordination.

Si nous avions à ordonner selon une échelle d'importance, de fréquence et de ténacité, la dominance, la subordination et la dépendance, nous serions aujourd'hui assez embarrassés.

Les premiers résultats de recherches, en particulier au Laboratoire d'anthropologie (Cedres) de l'Université de Nanterre, autorisent, en tout cas, à penser que l'originalité, la variété et la richesse des conduites de dépendance ne sont pas moindres que celles de dominance ou de subordination. Il n'est pas téméraire d'affirmer que la dépendance doit être considérée à la fois comme un concept opératoire, une donnée du vécu et une dimension du psychisme humain. Mais pour nous en tenir à l'aspect méthodologique, la notion de dépendance nous fournit une grille privilégiée d'interprétation d'un nombre considérable de comportements ; nous avons pu de même l'utiliser avec succès pour l'analyse d'oeuvres littéraires et filmiques. Disons simplement que nous proposons d'employer trois concepts là où l'usage n'en distingue que deux : domination, subordination et dépendance ; ou mieux encore, deux couples : domination-subordination et pourvoyance-dépendance.

On pourrait, provisoirement au moins, formuler ainsi la définition de la dépendance : "la dépendance est une relation contraignante et plus ou moins acceptée, avec un être, un objet, un groupe ou une institution, réels ou idéels, dont relève la satisfaction d'un besoin." (A. Memmi).

* Communication présentée à la Société Française de Sociologie, le 20 novembre 1975.

Cette définition n'est pas une proposition a priori, mais le résultat de la confrontation de différentes formes vécues de la dépendance. Tout ce qui suit n'en est donc pas seulement un commentaire, mais a pour but de montrer comment on y est parvenu (2).

DEPENDANCE ET POURVOYANCE

Trois éléments concourent à établir une relation de dépendance : le sujet qui en attend quelque avantage ; l'avantage convoité ; et celui, ou ce qui, le lui procure. Nous nommerons le premier : le dépendant ; le second : l'objet de pourvoyance ; et le dernier : le pourvoyeur.

Il peut arriver que deux de ces éléments coïncident (3) : le pourvoyeur peut, par sa seule présence, combler les vœux du dépendant sans qu'il y ait besoin d'un objet particulier de pourvoyance ; ainsi l'anxiété de l'enfant est souvent apaisée à la seule vue de la mère : dans ce cas c'est le pourvoyeur qui est en même temps l'objet de pourvoyance. Au contraire, l'objet de pourvoyance peut prendre une telle importance que la personne du pourvoyeur semble indifférente au dépendant ; ainsi pour le drogué, peu importe qui lui fournit le produit. Ce sont là toutefois des situations asymptotiques : il vaut mieux retenir que, généralement, la dépendance est une relation trinitaire.

Il s'ensuit une importante conséquence méthodologique : la nature de chaque forme de dépendance varie non seulement selon le dépendant mais aussi selon son partenaire et selon l'objet de pourvoyance.

Cela est évident pour le dépendant et pour l'objet de pourvoyance. Mais nous avons également presque toujours vérifié que la relation de dominance est fonction de la manière dont le pourvoyeur y est lui-même engagé. Ses attitudes mentales, sa conduite, interfèrent avec les attentes, inquiétudes et espoirs, plus ou moins réalisés, du dépendant. Il peut arriver, d'ailleurs, que la physiologie du pourvoyeur lui-même soit, par contre-coup, transformée en fonction de la manière dont il est attendu, reconnu ou contesté par le dépendant. Tout enfant est l'enfant d'une mère donnée, mais chaque enfant est aussi le signe de la naissance d'un certain type de mère. C'est que, généralement, d'une manière ou d'une autre, le pourvoyeur trouve son compte dans cet engagement. Il y aurait lieu de distinguer ici une dépendance parasitaire, qui profiterait à une seule partie, et une dépendance symbiotique, qui profiterait aux deux ; or beaucoup, sinon la plupart des relations de dépendance apparemment parasites sont en fait des relations symbiotiques. Ainsi il peut sembler que, dans la relation parentale, les enfants soient seuls bénéficiaires ; mais il n'est pas difficile de découvrir souvent chez les adultes un véritable besoin d'enfant, satisfait par l'existence des enfants. Ainsi le donateur jouit de l'aide qu'il donne, qui le confirme dans son être, puissance, générosité et liberté ; la magnificence du don rend le donateur magnifique : cela serait aisément admis tant par les psychologues que par les ethnologues.

Cet intérêt réciproque contribue à expliquer la ténacité, la durée et la stabilité du duo dépendant-pourvoyeur ; qui rappelle sans s'y confondre celui du dominant-dominé. On pourrait même parler d'une certaine dépendance du pourvoyeur, comparable à la dépendance du dominant, signalée par Hegel. En tout cas, le concept de la dépendance situe nécessairement le comportement humain au niveau de la relation.

Bref, devant chaque cas de dépendance, nous devons nous poser une triple question : qui est dépendant ? De qui est-il dépendant ? Et de quoi l'est-il ?

LES FIGURES DU POURVOYEUR

Il ne serait pas difficile de montrer que la dépendance court, implicitement au moins, à travers toute la psychanalyse, théorie et pratique : qu'est-ce que la cure analytique sinon un patient effort pour alléger la dépendance ? Nous croyons de même que la considération de la dépendance éclairerait de larges secteurs de la vie collective et que le marxisme ne pourrait que gagner à de tels développements.

En attendant de telles reconnaissances, toutefois, il nous faut noter que, malgré son immense mérite, il est arrivé à la théorie freudienne la même aventure qu'à celle de Marx : parce qu'ils pensaient détenir l'explication dernière de toute conduite humaine : le besoin érotique (le besoin économique pour les marxistes), les freudiens ont cru inutile, dorénavant, de s'attarder dans les méandres de cette conduite, puisque tout ce détail quotidien est réductible à un schéma unique.

Ainsi, il peut être tentant de réduire toutes les figures du pourvoyeur en une : celle de la mère, ou du père, nourricière et protectrice. On reconnaît l'interprétation analytique : toutes les dépendances ne seraient que des relais de la dépendance infantile ; les formes variées de la dépendance ne seraient que différents substituts de la dépendance originelle.

Seulement, ces méandres et ces détails constituent la réalité humaine vécue. Leur patiente investigation est nécessaire pour la compréhension des conduites humaines concrètes. Même si le besoin est le terme dernier, ce qui pour nous est également évident, pour aboutir au complexe d'Oedipe ou au conflit économique, il faut mettre à jour ces chaînes de médiations. Or dans la réalité quotidienne vécue les figures du pourvoyeur sont multiples et il importe de les distinguer et de les décrire.

La première figure, la plus fréquente, est évidemment celle d'un autre être humain. On découvre vite cependant que le rôle peut être tenu par d'autres êtres, supra ou infra-humains, ou considérés comme tels. La manière dont on vit une relation au divin est d'ailleurs révélatrice, symbolique et substitutive, de la relation aux autres êtres humains. La dépendance au divin, si universellement répandue, est toutefois l'occasion de conduites spécifiques. De même pour la dépendance aux "esprits", "génies", "puissances" diverses, à tant d'êtres intermédiaires entre les humains, dont ils gardent quelques traits, et les dieux, dont ils possèdent certains pouvoirs. A cet égard, on peut puiser maints renseignements dans les conduites magiques et les cas de possession.

Sur ce même rayon se trouve encore la dépendance à l'animal, qui présente de bons exemples de dépendance réciproque. Le cheval du cow-boy dépend autant de son maître que son maître de lui. C'était, il est vrai, dans un univers périlleux où le cheval était une condition de survie ; mais il y avait sûrement plus dans cet attachement de l'homme à la bête : quelque identification, sans compter le sentiment de domination d'être un Maître, c'est-à-dire à la fois de dominer et de protéger. On le voit bien aujourd'hui où la voiture, ayant relayé la monture vivante, a recueilli toute la palette des sentiments du cavalier.

Ce passage du cheval à l'automobile nous fournit une transition : il existe une dépendance à l'objet. Nul doute que cette forme de dépendance soulève un problème difficile : peut-on vraiment s'attacher à un objet ? N'y a-t-il pas ici quelque ruse du psychisme ? Détour, association ou substitut ? Mais s'il est permis de les récuser en deuxième instance, nul doute aussi qu'on rencontre très fréquemment de tels supports pour la dépendance. Au niveau de la conscience du sujet, on ne trouve d'abord rien d'autre : d'abord le fumeur veut une cigarette, un cigare ; il veut simplement

fumer, quelle que soit l'explication qu'on pourrait lui proposer de sa conduite.

Il faudra décrire directement chaque dépendance particulière. Ainsi dans le tabac, on distinguera la part de toxicomanie véritable, et la part du rituel moteur, bourrer une pipe ou rouler une cigarette, destiné à étayer des tics de maintien social. Quel est le pouvoir effectif, euphorisant ou calmant, de la drogue dans la pharmacomanie contemporaine ? Quels sont les sens divers du chapelet, ou du chewing-gum, que l'on continue à mastiquer bien après que le sucre en ait disparu ? Ne peut-on parler d'une dépendance motrice, où c'est le geste même qui devient agréable ou nécessaire ? C'est seulement alors, en tout cas, que l'on pourra distinguer ce que le sujet met de lui-même dans les rituels de dépendance à l'objet. On verrait mieux combien la dépendance est en somme dans le dépendant plus que dans l'attrait, objectif en quelque sorte, de l'objet. C'est alors également que l'on apercevra si l'objet est un substitut à un être.

D'une manière générale, cette substitution devient de plus en plus étonnante à mesure que l'on s'éloigne de la dépendance à un être vivant et singulier. Ainsi pour les dépendances à des êtres collectifs, si être il y a encore. Si l'on tient à la réduction dernière de telles entités collectives à la figure maternelle ou paternelle, on pourra noter que le langage suggère souvent cette parenté : la "patrie", qui aurait pu être nommée la "matrie", "Notre Mère l'Eglise" avec ses corollaires, "La France, fille aînée de l'Eglise" par exemple, l'Université qui est une "Alma-Mater", l'Armée ou le Parti politique, qui sont "une grande famille", etc. Mais enfin, là encore, en première instance, de telles dépendances existent, et il les faut d'abord décrire.

Elles existent si bien que leurs ruptures sont vécues comme des drames : pour le prêtre défroqué, ou le démissionnaire d'un parti, souvent "La vie n'a plus de sens". Inversement, ceux qui s'éloignent du groupe sont vus comme des rênégats, des traîtres, et suscitent souvent une hostilité violente. On est également frappé, au contraire, par la richesse et la diversité de cet attachement à un être collectif, ou à ce qui le représente. Et cela doit donner lieu à des analyses attentives et fructueuses. On pourrait rapprocher de l'attachement à un être collectif la dépendance à des lieux géographiques : "L'amour du sol natal" est un lien complexe où entrent à la fois la représentation émotionnelle des paysages, des coutumes et des rapports inter-personnes. La rupture ou l'étirement excessif de ce lien provoque un malaise, intense quelquefois : l'exil est un malheur, que le législateur a su utiliser comme une sanction.

Faut-il distinguer nettement entre groupes et institutions ? Il importe en tout cas de noter que l'on peut être dépendant d'un corps collectif, plus ou moins organisé, plus ou moins institutionnalisé ; inversement, on peut être dépendant d'une organisation sociale appelée à l'existence par la volonté de ses membres, à laquelle chacun se sent désormais appartenir, et dans l'attachement de laquelle il trouve certains avantages. Ainsi pour l'Armée, l'Eglise, l'Université ou même un Club sportif, que l'individu trouve déjà constitués mais qu'il contribue à renforcer par son adhésion.

Faut-il distinguer encore, dans le même ordre groupes-institutions, une dépendance à des valeurs ? Nous avons hésité à les mentionner dans la définition : être dépendant d'un groupe ou d'une institution c'est, dans quelque mesure, tenir à ses valeurs ; mieux encore, quelquefois c'est l'attachement au groupe, rationnellement du moins : un militant communiste dira que son dévouement au Parti communiste s'explique par son adhésion à l'égalité sociale défendue par le parti ; de nombreux chrétiens distinguent nettement entre l'Eglise et le Christianisme, en faveur de ce dernier. Il peut arriver enfin que l'attachement à un système de valeurs paraît indépendant de tout groupe : l'humanisme, par exemple, ou le progrès. Il est permis, toutefois, de supposer qu'il s'agit tout de même implicitement de la société humaine considérée comme un tout.

Qu'il soit ou non possible de considérer séparément les valeurs, il semble en tout cas qu'on doive admettre une dépendance spécifique aux valeurs. Il s'agit en somme d'un cas particulier d'une catégorie très large : la dépendance à des objets symboliques.

REALITE ET IDEALITE DU POURVOYEUR

En vérité le pourvoyeur, comme l'objet de pourvoyance, est toujours plus ou moins idéal.

Si par idée nous entendons ce qui est construit ou imaginé par l'esprit, il est clair que le pourvoyeur est toujours, plus ou moins, une vue de l'esprit : dans la mesure où ce n'est pas tant l'être objectif du pourvoyeur qui importe au dépendant, que la relation qui le lie à lui, la manière dont il l'appréhende.

Ce qui explique deux traits du pourvoyeur, apparemment exclusifs l'un de l'autre : son unicité pour le dépendant et, pourtant, son caractère substitutif. Toute personne amoureuse reprendrait à son compte la formule, de Lamartine : "Un seul être vous manque et tout est dépeuplé" ; à quoi répond la sagesse populaire : "Une de perdue, dix de retrouvées". Les deux formules sont défendables. La fixation du passionné sur l'objet de sa passion lui interdit de songer sans angoisse à la disparition, même momentanée, de l'objet de pourvoyance... jusqu'à ce qu'il cesse d'être passionné par cet objet-ci et qu'il reporte sa dépendance sur un autre objet, avec lequel à nouveau il ne saurait songer à rompre sans angoisse...

Le dépendant ne peut pas voir non plus, avec grande clarté au moins, le caractère plus ou moins symbolique du pourvoyeur et de l'objet de pourvoyance. S'il en était capable, il prendrait quelque distance, or s'il était capable de distance, il ne serait plus tellement dépendant. Ou encore, il sentirait la fragilité de ses liens, ce qui ferait germer son angoisse. Nous entrevoyons les mécanismes de la croyance : le dépendant a besoin de croire à la pérennité de ses liens avec le pourvoyeur ; alors il le croit et se conduit en conséquence.

A la limite, enfin, le pourvoyeur peut être fictionnel ; ou plus exactement il peut l'être sans être nécessairement ainsi considéré par le dépendant, lequel, en tout cas, vit sa relation comme s'il ne l'était pas. On peut se demander, là encore, quel est le degré de la croyance effective du dépendant en l'existence réelle du pourvoyeur.

Nous rencontrons ici l'une des plus curieuses démarches spécifiques de l'esprit humain, que nous avons proposé ailleurs de nommer la substantification de la métaphore : comme si ce merveilleux outil langagier qu'est la métaphore se mettait à vivre d'une existence indépendante. Si l'on considère ce mécanisme à la lumière de la dépendance, il apparaît commandé par le besoin du dépendant : ainsi dans la dépendance au divin ou la dépendance à l'art. Philosophiquement, le dépendant peut considérer la divinité comme un objet symbolique ; sa conduite et son affectivité, sinon sa pensée, semblent toutefois fonction d'êtres réels, concrets et personnalisés.

Si dans l'art la croyance atteint rarement ce point extrême, à cause du caractère ludique de l'activité artistique, elle est suffisamment forte et riche pour se subordonner souvent toutes les autres conduites du sujet : actions, émotions et constructions idéelles. Cette richesse et cette densité, intuitivement perçues et reconnues par les non-artistes, assure en outre à l'artiste une espèce de légitimité sociale et, quelquefois, les avantages matériels que procure le succès. Bref la conduite des artistes nous fournit un autre excellent exemple d'un univers imaginaire, plus ou moins perçu comme

tel, devenant nécessaire pour vivre, jusqu'à être payé par toutes les misères, la mort y comprise.

Est-il aventureux de rapprocher de ces démarches les conduites messianiques ? Celle du militant politique par exemple, chez qui la représentation d'un monde à venir ordonne la vie ; chez qui l'effondrement de cette représentation semble mettre l'existence même en péril, au point qu'il consent à mourir pour sauver cette vie ainsi comprise. Ce qui semblerait contradictoire, si l'on n'y faisait intervenir la dépendance à un système de valeurs et à un groupe porteur de ces valeurs.

Ou encore les conduites amoureuses où l'on est dépendant autant d'un être réel que de l'image que l'on s'en fait. On le voit bien dans les contre-épreuves, lorsque cesse la dépendance : "Comment ai-je pu le (ou la) voir ainsi ? Comment ai-je pu en être si amoureux ?" se demande avec incrédulité l'ex-amant. On peut en trouver une excellente illustration dans "Un amour de Swan" de Marcel Proust.

Ou encore les conduites de deuil non-résolu, c'est-à-dire où la disparition définitive de l'objet n'est pas admise par le sujet. Telle mère ou telle amante continue à préparer soigneusement les vêtements, les jouets, le lit, la nourriture de l'enfant ou de l'amant mort, ex-pourvoyeur de joies maternelles ou amoureuses.

En résumé, avec tous les degrés possibles, le pourvoyeur, comme l'objet de pourvoyance, est plus ou moins idéal, construit ou reconstruit par l'esprit, donc substitutif, symbolique et fictionnel.

LE BESOIN, LE MANQUE ET SA SATISFACTION

L'apport psychique du dépendant à sa dépendance est donc capital : pourquoi ? Pourquoi y a-t-il chez tout dépendant une telle connivence à un lien, dont on peut discuter l'opportunité et qui l'impatiente souvent lui-même ? "Je ne peux faire autrement" explique volontiers le fumeur, l'alcoolique ou le drogué. Certes ; mais, en même temps, ils y consentent ! Car ils y consentent, l'enquête le montre amplement, dans presque toutes les formes de dépendance. La dépendance est contrainte mais une contrainte plus ou moins consentie : pourquoi le dépendant consent-il à sa dépendance ?

Il faut bien supposer, à côté des inconvénients, quelque avantage : il faut admettre que le dépendant trouve un profit dans sa dépendance. Profit connu de lui, expérimenté, puisqu'il est clairement espéré et recherché ; autrement dit précédé par une attente et suivi d'une satisfaction ; bref qui correspond à un besoin : le besoin est l'une des clés principales de la dépendance.

Nous ne reprendons pas la discussion difficile, et peut-être mal engagée, sur la nature du besoin. Bornons-nous, là encore, à convenir d'une définition partielle et opératoire pour notre propos : appelons besoin un état de tension interne, inné ou acquis, qui exige une satisfaction spécifique (fût-elle substitutive).

Autrement dit, le besoin occasionne un manque, qui demande à être comblé. Et si le manque n'est pas comblé ? Il se produit alors un malaise grandissant, qui demande à être dissipé. Et si le malaise n'est pas dissipé ? C'est bientôt l'anxiété et quelque fois la panique, qui se traduit par un désordre de la conduite. Le drogué peut arriver progressivement à un comportement étonnant, eu égard à sa personnalité d'avant le manque. Sans atteindre à ces extrêmes, la conduite du dépen-

dant tend à la satisfaction la plus rapide possible du besoin concerné. Que ce besoin soit fondé sur une disposition constitutionnelle, constante depuis la naissance, faim ou soif par exemple, ou apparu plus tardivement, comme le coït, ou sur une habitude acquise dans des circonstances contingentes, fumer ou boire de l'alcool ; habitude définitive ou provisoire enfin.

Toutefois, si cette description suggère une variété illimitée de besoins, elle serait mensongère. Nous vivons aujourd'hui une ère de scintillement des désirs, surtout dans les pays riches, ce qui fait croire à la diversification infinie des satisfactions possibles. En fait, c'est la représentation et l'imagination, qui se proposent de constants substituts de l'objet premier du besoin ; qui drainent des souvenirs et prospectent le futur. Ces désirs multipliés ne sont que la prise de conscience, diversément colorée et plus ou moins fantaisiste, des besoins ; mais les besoins fondamentaux sont peu nombreux. On peut même se poser le problème de l'unification des besoins ou, pour le moins, de leur hiérarchisation à partir de deux ou trois d'entre eux ; ce qui exigerait encore une difficile enquête.

Quelles que soient les réponses dernières à ces interrogations, la délimitation immédiate du besoin concerné importe à l'étude de chaque forme de dépendance. Nous avons déjà formulé trois questions méthodologiques : qui est dépendant ? De qui et de quoi est-on dépendant ? En voici une quatrième : à quel besoin correspond telle ou telle conduite de dépendance ? La réponse à cette question nous renseignera sur la nature du manque, sur la satisfaction escomptée, sur l'adéquation de l'objet recherchée, éventuellement sur la nature du pourvoyeur : bref sur la spécificité complète de chaque dépendance étudiée.

MALAISE ET SATISFACTION ; RESSENTIMENT ET RECONNAISSANCE

Etre dans le besoin, c'est être dépendant : la sagesse populaire traduit une évidence. Toutefois la dépendance devrait alors être uniquement malaise et contrainte ; or nous constatons presque toujours que l'état de dépendance est, à la fois, accepté et refusé : la clé de cette contradiction se trouve encore dans le besoin.

Le besoin met en état de manque, donc de déséquilibre, lequel, s'il se prolonge, aboutit à la détresse ; mais si le besoin est satisfait, il procure bien-être et euphorie : ainsi, dans la dépendance, bonheur et malheur sont étroitement mêlés.

Cette ambiguïté, en quelque sorte consubstantielle, de la conduite du dépendant, se retrouve dans ses relations avec le pourvoyeur, sur le plan inter-individuel ou social. Le besoin est attente : il est donc inquiétude et doute sur la réponse du pourvoyeur. Etre dans le besoin, c'est être dans la dépendance d'autrui, autre évidence perçue par la conscience populaire ; c'est risquer l'indifférence d'autrui, le dédain, le refus, ou, pire encore, de subir la loi du pourvoyeur. On comprend que le dépendant, quels que soient ses autres sentiments à l'égard de son pourvoyeur, le surveille avec méfiance et une anxiété préventive et infériorisante. Ainsi dans la dépendance thérapeutique, où se mêlent reconnaissance et agressivité : la dépendance est contrainte, avons-nous dit ; elle est aussi sujétion à autrui : dans toute dépendance, donc, le ressentiment est en germe, et peut se développer en violence et en haine, si la carence du pourvoyeur se confirme et laisse prévoir l'affreuse souffrance du manque. C'est par colère, fureur, révolte et affolement que le drogué frappe et tue quelquefois, ou se détruit lui-même. Sans aller jusqu'à ces extrêmes, disons qu'il n'y a pas de dépendance sans risque, même dans la passion la mieux partagée. Les amours heureux existent peut-être, mais il n'y a pas d'amour sans inquiétude : le poète n'a pas tout à fait tort.

Mais, précisément, l'on voit aussitôt l'autre face : si la satisfaction est liée au besoin, donc à l'objet de pourvoyance, il en résulte, par contagion, toujours quelque reconnaissance. Même le caractère oppressif de la dépendance, même les profits du pourvoyeur, peuvent être acceptés comme le juste prix à payer. Même le caractère contraignant, "vicieux", de l'objet de pourvoyance, est atténué par son aspect substitutif ; et bien que, sur le moment, le dépendant ne le voie pas tel et qu'il tienne l'objet de sa passion pour unique. Mais tout le monde le sent : on peut être amoureux plusieurs fois dans sa vie, même si, à chaque fois, on croit que l'objet est unique. A chaque fois ce sont les mêmes souffrances et les mêmes joyeux emportements. C'est cette constante dualité qui fait l'inépuisable richesse des relations de dépendance. La dépendance est à la fois acceptée et refusée. Voilà pourquoi nous n'avons pas cru devoir retenir la notion d'attachement proposée il y a peu dans certains milieux scientifiques : elle ne rend pas cette ambiguïté fondamentale de la dépendance.

D'où, en tout cas, la place et l'importance de la dépendance dans le lien inter-humain : la dépendance est peut-être ce qui l'exprime le mieux. Assurément mieux que la dominance, qui ne peut durer sans dépendance. Ce n'est pas le pouvoir ou la morale, le droit ou l'ontologie, qui fondent le lien social, c'est le besoin. Pas seulement le besoin de quelqu'un ou de quelques uns à l'encontre des autres, qui appelle la dominance et se traduit en conflits, mais le besoin réciproque, même du faible au fort, du démuné au pourvoyeur possible. La solidarité est une dépendance réciproque. C'est le besoin réciproque et permanent qui fonde le lien humain, interindividuel ou social. Et si l'on voulait considérer l'homme au sein du monde animal, il faudrait vérifier si les animaux les plus sociaux ne sont pas les plus dépendants : la dépendance est à la base du lien social.

Les contre-épreuves abondent : un homme sans ces multiples attaches est le plus souvent un homme malheureux, dont les autres se méfient et qu'ils condamnent facilement. L'isolement est vécu comme une catastrophe ; le naufrage de la vieillesse consiste en une érosion progressive de la plupart des liens inter-humains : l'épouse est morte, les enfants ont pris leur envol, les relations professionnelles n'existent plus : c'est la mort psychologique qui préfigure la mort charnelle, car l'absence de liens est la destruction d'une grande partie de la personnalité. A la limite, c'est la désorganisation de l'être, l'abandon, l'autisme et même le refus de vivre. Les médecins généralistes savent empiriquement que le temps de leurs vacances coïncide avec le décès de plusieurs de leurs malades chroniques. Les ruptures de dépendance (4) sont toujours vécues sur le mode dramatique.

La dépendance a donc une fonction : elle est la garantie contre la solitude, la maladie et la mort. Puisqu'un grand nombre de besoins vitaux de l'individu humain ne peuvent trouver satisfaction que dans le commerce avec ses semblables : la dépendance est aussi positive.

L'on entrevoit enfin les conséquences pratiques des recherches sur la dépendance, tant dans le domaine de l'hygiène mentale, individuelle et collective, pour l'enrichissement, par exemple, de la gérontologie — que dans le domaine politique et social où la considération des mécanismes de dépendance contribuerait à une meilleure conduite politique. Raisons supplémentaires, outre les raisons théoriques, énumérées précédemment, pour accorder toute son importance à l'élaboration d'une théorie de la dépendance.

Albert MEMMI

(1) En fait, même la distinction entre dominance et subordination n'est pas toujours très claire. La faute en incombe en partie au langage lui-même, qui fait de domination un mot à double sens : on ne sait pas, hors du contexte suffisamment précis, s'il s'agit de la domination exercée (par quelqu'un ou par un groupe sur quelqu'un d'autre ou

sur un autre groupe) ou de la domination subie. D'où déjà, avons-nous noté ailleurs, la nécessité de dire *subordination* pour la domination subie et de réserver *domination* à la domination exercée.

Pour en revenir à notre recherche actuelle on voit bien la nécessité de distinguer entre *dépendance* et *subordination* dans une confusion fréquente chez les auteurs contemporains. Ils parlent de la *dépendance* de pays en voie de développement alors que le contexte montre manifestement qu'ils font allusion à la *sujétion* nouvelle subie par ces pays après la fin de la colonisation par exemple. Naturellement il peut exister des conduites de *dépendance* chez les peuples nouvellement indépendants, c'est-à-dire demande, attente et ressentiment à l'égard des peuples plus développés, mais précisément ces auteurs n'en parlent pas.

(2) Nous avons procédé de la même manière pour notre définition du racisme parue dans la *Nef*, et reproduite dans "L'Homme Dominé".

(3) A ces trois notions (le *dépendant*, le *pourvoyeur*, l'*objet de pourvoyance*) on pourrait ajouter celle de *pourvoyance*, qui désignerait l'ensemble des processus par lequel le pourvoyeur répond à l'attente du dépendant.

(4) Des recherches conduites aux USA, dans d'autres perspectives, il est vrai, confirment les conséquences graves de *ruptures de dépendance*, vécues comme abandon.